

différents les uns des autres par leurs caractères et leurs aptitudes et qui ne peuvent transmettre intégralement ces caractères et ces aptitudes à leurs descendants. Le croisement peut certainement produire en moins de temps des individus très-qualifiés; mais ces produits ne sont recommandables que comme individus, comme race leur efficacité est nulle, jusqu'à ce que des travaux constants aient réussi à fixer le sang et avec lui toutes les qualités et les aptitudes que l'on a travaillé à propager.

Au moyen de la sélection, les premiers sujets obtenus ne sont pas aussi beaux que ceux donnés par le croisement; mais si la marche de l'amélioration paraît plus lente au premier abord, elle est plus constante et plus certaine. La sélection agit graduellement mais sûrement, le croisement, dans les bas où il réussit le mieux, donne dès la première génération de beaux produits, mais ces produits n'ont aucune constance, et la race retournerait à ses anciens défauts si on n'avait recours à de nouvelles infusions de sang améliorateur. Ces différences donnent à la sélection un notable avantage sur le croisement et nous ne concevons pas l'engouement que l'on remarque chez nos premiers éleveurs pour le croisement à tout propos et hors de propos.

Les éleveurs du Devonshire ont formé en trente ans de travaux, une assez belle race animale par la sélection pure et simple; et nous, nous travaillons depuis plus d'un demi-siècle pour perfectionner notre race par le croisement, nous faisons depuis ce temps d'énormes dépenses pour l'importation des sujets améliorateurs et nous ne sommes pas beaucoup plus avancés que nous ne l'étions dans les commencements. Pourquoi n'ouvrent-ils pas les yeux sur ces faits et pourquoi ne cherche-t-on pas un moyen d'amélioration plus sûr que le croisement? La réponse est facile: l'engouement et l'absence de principes empêchent de voir la voie fautive où nous sommes engagés.

Depuis que la *Gazette des Campagnes* a commencé l'étude des races bovines de l'Angleterre, le Devon est la troisième et probablement la quatrième preuve, de l'excellence de la sélection intelligente comme moyen d'amélioration. Nous avons toujours pris soin de faire ressortir ce fait, toutes les fois que l'occasion s'en est présentée et nous espérons que les éleveurs canadiens ouvriront enfin les yeux et rejetteront le croisement lorsque les circonstances ne demanderont pas impérieusement son concours, dans le travail de transformation de nos différentes espèces animales.

M. Eug. Gayot écrivait en 1860: "L'histoire du Devon prouve deux choses: 1o. on peut élever une race locale au-dessus des qualités propres au sol seulement, en ne la laissant se reproduire que par les sujets les mieux doués; 2o. ce mode de sélection, toujours et partout praticable, suffit à maintenir à une certaine hauteur une race qui est dans son milieu, sans aucun besoin de faire intervenir des types différents, fussent-ils supérieurs à cette race.

"La manie des croisements quand même est née de fausses doctrines; elle ne résulte pas de l'observation des faits. Ce n'est point une loi de nature."

Cette manie qui a été le fléau de tous les pays arriérés qui ont voulu améliorer leurs bestiaux promptement et par la seule puissance du capital est aussi le fléau du Canada agricole. Quelques riches industriels, plus désireux de jeter de la poudre aux yeux de leurs concitoyens et de faire de bonnes affaires que de procurer à leur pays un moyen d'amélioration convenable, importent à grands frais de l'Angleterre des bestiaux soi-disant améliorateurs. Ils en retirent un bon profit, mais l'amélioration n'en marche pas plus vite pour cela. Malheureusement leurs idées sont du chemin et ils réussissent à leur par les cultivateurs.

On a importé du Durham, du Hereford, de l'Ayrshire, de l'Alderney, passe encore pour ces quatre races qui occupent le haut de l'échelle pour leur sorte de production soit en viande, soit en lait, soit en crème; mais on a importé aussi du Galloway, du Devon, qui, quoique très-précieux dans leurs localités réciproques, ne possèdent pas cependant des qualités et des aptitudes assez élevées pour mériter les déboursés qu'entraîne une importation. Néanmoins toutes ces races anglaises ont des représentants dans le pays, comme nous le voyons par le programme d'exposition du Conseil d'agriculture. Chose curieuse et qui nous surprend beaucoup de la part du Conseil, c'est qu'aux yeux des rédacteurs du programme, toutes les races que nous venons de nommer ont une égale valeur amélioratrice; car, enfin, il faut bien le penser ainsi, puisque les prix sont les mêmes pour toutes. On donnera \$35 pour le premier prix à un taureau Devon et on n'allouera que la même somme à un taureau Durham, Hereford, Ayrshire. Ce n'est certainement pas ainsi que l'on reconnaît le mérite des races, en supposant qu'elles conservent leurs mérites lorsqu'on les implante sur nos cultures.

La race du Devon n'a pas d'aptitude spéciale, c'est, ou plutôt dit, une race à toute fin: Elle produit d'excellente viande, donne un lait très-riche, et travaille bien; mais elle ne possède aucune de ces aptitudes à un degré bien éminent.

La race améliorée n'est pas d'un engraissement très-facile encore quoiqu'elle ait fait beaucoup de progrès sous ce rapport. On trouve l'explication de ce peu d'aptitude à prendre la viande, dans sa conformation générale. En effet, si on examine bien la conformation d'un sujet Devon, on voit qu'elle n'est plus celle des premières races de boucherie, elle s'éloigne beaucoup du Hereford et encore plus du Durham lequel est, comme nous l'avons vu, la race de boucherie la plus perfectionnée de nos jours et le type des bestiaux d'un engraissement facile et précoc. Ce n'est pas que la race Devon ne tire pas un parti avantageux de la nourriture qu'elle reçoit; au contraire, elle se nourrit très-bien, mais elle est exigeante sur la qualité des aliments. Avec une nourriture pauvre, elle ne profite pas aussi bien que nos races rustiques et avec une nourriture riche, elle n'acquiert pas un développement aussi considérable que les races perfectionnées. La viande du Devon est d'excellente qualité, juteuse, tendre, et bien marbrée, c'est-à-dire que toute la chair est formée par le mélange en proportion convenable de la graisse avec le tissu musculaire. La graisse possède une belle couleur jaune qui se remarque en regardant l'extérieur du corps des animaux et qui constitue, comme nous le verrons, un des caractères distinctifs de la race.

Comme producteur de travail, le Devon ressemble assez à notre petit boeuf canadien. Sa structure générale, son flanc long indiquent que, semblable au boeuf canadien, il est plus agile que fort. Sans fatigue aucune, il trotte bien sous le harnais et, dans l'exécution des labours, il possède souvent assez d'agilité pour aller aussi rapidement que le cheval. Il ne peut traîner de lourds fardeaux, comme ces colosses que nous connaissons dans le pays sous le nom de *boeufs américains*. Ces derniers ont la force qui leur permet de traîner de lourdes charges pendant une longue journée; le Devon, au contraire, a moins d'énergie musculaire, mais il possède la vitesse qui, dans les travaux de la ferme est souvent plus avantageuse que la force.

La femelle est médiocre laitière, elle ne donne pas une grande quantité de lait et la durée de sa lactation n'est pas très-longue; mais son lait est d'une grande richesse et cette qualité est si précieuse que souvent elle lui préfère le Devon à beaucoup d'autres races. Enfin, nous la répétons, le Devon n'a aucune aptitude à un très-haut degré; mais dans la culture où elle s'est formée et dans toutes les cultures riches où les